

extrait du roman

l'ange au berceau

de Serge Lamothe

Dès le samedi onze septembre, les météorologues estimèrent, photos satellites à l'appui, que l'ouragan en formation baptisé Floyd serait un costaud de catégorie quatre ou cinq sur l'échelle Saffir-Simpson. Deux semaines plus tôt, ils avaient tenu le même discours à l'approche de Dennis et ce dernier s'était rapidement dégonflé, jusqu'à recevoir le titre peu glorieux de tempête tropicale.

Hurricane est un mot lucayan. Il n'y a plus un seul Lucayan en ce bas monde pour en parler ; mais ce ne sont pas les ouragans qui ont décimé les autochtones des Bahamas : selon toute vraisemblance, ce sont plutôt les épidémies successives de grippe et de variole apportées par Christophe Colomb et ses Espagnols. Il n'en demeure pas moins vrai que pour voir un ouragan de très près, l'archipel des Bahamas est l'endroit rêvé. Il est constitué d'un peu moins de sept cents îles et s'étend sur près de mille kilomètres depuis l'est de la Floride jusqu'à l'est de Cuba et au nord d'Haïti, c'est-à-dire depuis 27° de latitude jusqu'à 21°.

D'après les météorologues, Floyd se dirigeait vers les Bahamas et tout indiquait qu'il serait, dans les quarante-huit heures, au sommet de sa vigueur dévastatrice et frapperait l'archipel de plein fouet. À Nassau, la capitale, l'annonce d'un ouragan en formation suscite toujours un certain émoi et les alertes donnent lieu à un branle-bas de combat général. Aussitôt que l'alarme fut donnée, les supermarchés et les stations-service furent pris d'assaut. En proie à la panique et craignant la pénurie, les consommateurs achetaient tout ce qui leur

tombait sous la main. Le résultat de cette attitude irrationnelle ne se fit pas attendre : la pénurie d'aliments et de produits de première nécessité, de matériaux de construction et d'essence, survint avant la fin de la journée.

Le lundi treize septembre, de violentes bourrasques et des vagues de près de deux mètres firent craindre le pire, mais l'ouragan Floyd était encore à plusieurs centaines de milles nautiques des côtes bahaméennes. La météo confirmait l'approche inexorable du monstre de catégorie quatre et prédisait qu'il générerait des vents de plus de 250 km/h. Toutes les habitations furent barricadées, des plus modestes cabanes de pêcheurs aux luxueuses villas du bord de la mer. Les premières partiraient sûrement en morceaux, quoi qu'on fasse pour les protéger, si les prédictions se réalisaient. Quant aux villas, qui s'en souciait ? La plupart de leurs occupants étaient déjà partis. Les deux aéroports de l'île avaient, eux aussi, été pris d'assaut la veille et, depuis la première alerte, les bateaux quittaient la marina au rythme de cinq à la minute. Les habitants de Nassau se préparaient à un long siège.

Le mardi, il y eut une brève accalmie en début de matinée. On murmura partout que ça ne présageait rien de bon. La bête rassemblait ses forces.

Quand Al Godin annonça à son petit-fils qu'il allait profiter de ce répit pour mettre son yacht à l'abri dans un hangar situé à moins de deux kilomètres de chez lui, celui-ci proposa de l'accompagner.

– Pas la peine, fiston. Je préfère que tu restes ici. Kate pourrait téléphoner.

Al Godin monta à bord de *l'Ange au berceau*, mit les moteurs en marche et, tandis que Simon s'affairait sur le quai, il se retourna pour lui faire signe de larguer les amarres. Il s'éloigna lentement avant de mettre les gaz et disparut bientôt à l'embouchure du canal d'Old Fort Bay.

Simon ne le revit plus jamais.

Une semaine plus tôt, Simon s'était senti soulagé lorsque l'avion bimoteur de Bahamas Air s'était enfin posé sur la piste. Il n'aimait pas ces vols Miami / Nassau dans des coucous rongés par la rouille, mais il n'avait pu, à quelques jours d'avis, trouver une place sur un vol direct en partance de Montréal. Il avait dû se farcir trois vols : Montréal / Toronto, puis Toronto / Miami et finalement, après quatre heures d'attente, Miami / Nassau dans cette formidable relique de l'époque de la conquête de l'air.

L'attente aux douanes avait été une torture : une pleine douzaine de mamas bahaméennes revenaient de faire leurs emplettes à Miami et chacune d'elles ramenait deux à trois tonnes de marchandises diverses ostensiblement destinées au marché noir.

« Bon sang ! Superbes truies mouchetées ! Grosses torches et culs poudrés. Tout est bon. Tampax pharaoniques. La plus jeune n'est pas trop mal. Vont sûrement l'embarquer pour la fouille. Se la faire *gratos*. À la chaîne. Croupe docile. Chairs bienveillantes. Toujours pareil. Toujours les mêmes ! Et moi et moi et moi ? Je n'ai pas débandé depuis Dorval. Sorti de l'avion, c'est toujours ça de gagné. La sueur criarde, mélangée, de tous ces poissons, les nourrissons affamés et incommodés par la dépressurisation. Quoi ? Enfin mon tour ? Montrer patte blanche. Non, je n'ai rien à déclarer, mais à quel prix ! »

Bien sûr, aucune de ces respectables mamas ne fut refoulée par les douaniers, bien qu'elles aient toutes eu à négocier âprement leur entrée au pays. Les palabres ne durèrent pas moins de deux heures, à l'issue desquelles Simon put enfin franchir la barrière. C'est Kate, l'épouse américaine de son grand-père Godin, tout sourire en dépit de la longue attente, qui l'accueillit à sa sortie. Simon fut heureux de la revoir. Elle portait une robe fleurie aux couleurs de l'été et l'inéluctable chapeau de paille qui la protégeait du soleil. Il s'avança vers elle, ses bagages à la main.

« Elle est venue ! Oui, le fils prodigue est de retour ! Chère Kate ! Allons tuer le veau gras ! Taratata ! L’Ancien n’est pas venu ? Où est-il ? À la banque, au bordel ou au casino ? Mais toi, ma chère Kate, toi tu es là, comme toujours, veillant à ce que tout soit parfait ! »

Elle l’embrassa sur la joue et fit une moue comique.

– *Gosh ! My boy !* Tu as une petite mine ! Tu as maigri...

Dans l’esprit de Kate, votre poids faisait foi de tout, c’était l’infaillible baromètre : perdiez-vous quelques grammes, ça n’allait pas du tout ; gagniez-vous quelques kilos, vous respiriez la santé.

Kate, elle, exhalait le bonheur.

– Tu as l’air en pleine forme, dit Simon. Comment va Daddy ?

D’aussi loin qu’il se souvenait, c’est ainsi qu’il avait appelé son grand-père Godin. Cette fois, Kate ne dit rien. Elle fit un geste vague de la main qui pouvait signifier n’importe quoi et que Simon interpréta comme tel.

Pendant le trajet en voiture qui les ramenait à Old Fort Bay, Kate papota sans arrêt. En moins d’un quart d’heure, Simon apprit tout ce qui était arrivé à Nassau – particulièrement dans la petite colonie des *expats* retranchés à Old Fort Bay – pendant ses deux mois d’absence. Véronique et Pierre s’étaient (encore) séparés. On était (enfin) parvenu à faire fermer l’infect boui-boui bahaméen qui sévissait près de la plage, et c’était une victoire appréciable contre le vice, malgré le fait qu’il avait réouvert trois cent mètres plus loin la semaine suivante. La résidence des Bordet avait (encore) été cambriolée en leur absence. La foire annuelle des *expats* avait remporté (comme toujours) un franc succès, même si cette beuverie avait coûté *horriblement cher* (plus de cinq mille dollars avaient tout de même été redistribués aux œuvres caritatives). Et ainsi de suite.

Rubrique mondaine. Je parie qu’ils étaient tous bourrés et qu’ils ont encore passé la soirée à casser du sucre sur le dos des Bananiens : « Tous des glandeurs, ces descendants d’esclaves. » Racisme de salon. Sport national chez les *expats*.

– Ma pauvre Kate, t'es pas tannée de te taper cette bande de fossiles chauves et bedonnants de l'Alliance française ? Les bonshommes s'y adonnent aux paris sportifs, discutent des cours de la bourse, préparent l'élection des comités organisateurs. Mais les femmes, de quoi parlent-elles dans ces soirées ? De guenilles ?

– De nos hommes, *of course my boy ! What do you think ?* De nos pur-sang !

« Je ne serais revenu dans l'île, en somme, que pour me convaincre que j'aurais mieux fait de rester là-bas, au royaume du surgelé. »

Simon était reconnaissant à Kate de ne pas aborder le sujet de l'affaire Arbour. Il avait redouté qu'elle le questionne sur son séjour à Jasperville et s'il ne doutait pas qu'elle s'y risquerait tôt ou tard, il appréciait la discrétion dont elle faisait preuve pour l'instant. Il se cala dans son siège et contempla la mer, sur sa gauche. Il écouta Kate babiller dans ce dialecte mi-franco, mi-saxo qui lui était familier.

« Retrouver ma chambre telle que je l'ai laissée il y a deux mois. Enfiler un maillot et me précipiter sur la plage. Nager vers le large comme un enragé. Revenir lentement vers le rivage en me laissant porter comme une épave. Faire une sieste à l'ombre des palmiers. Pourquoi pas ? »

Avec un peu de chance, il pourrait prétendre, à son réveil, que *tout ça* n'avait été qu'un mauvais rêve.

Ce même jour, Al Godin (que certains de ses employés bahaméens appelaient Mister Goddamned, s'amusant furieusement de ce jeu de mots simpliste) quitta son bureau plus tôt que d'habitude. En fait, après avoir déjeuné au Café Matisse en compagnie de l'un de ses adjoints, il ne retourna pas à la banque. Il se dirigea plutôt vers la plage où des pêcheurs vendaient, sur des étals, leurs plus belles prises de la matinée. Kate l'avait bien précisé : elle consentait à

préparer son plat de poisson préféré pour fêter dignement le retour de Simon, mais à condition qu'ils ne soient pas forcés d'en manger le reste de la semaine. Il fureta un peu, assailli par l'odeur des poissons fraîchement évidés, et finit par dénicher un *dolphin* de taille appropriée.

Al prit son temps, se permettant même, ce qu'il ne faisait jamais d'habitude, de flâner près des quais où les bateaux de croisière, véritables cités flottantes qui dominaient de leur hauteur les édifices d'un étage du centre-ville de Nassau, se délestaient de milliers de *tourisques*. (Ce terme – une trouvaille de Kate – exprimait parfaitement l'attitude de ces continentaux en mal d'exotisme qui se jetaient tête baissée dans tous les traquenards conçus pour alléger leur portefeuille pendant leur bref séjour au paradis.) Al Godin, sans cravate, les manches de chemise retroussées, la veste sur l'épaule, aurait très bien pu être pris pour l'un d'eux.

Devant lui, à moins de dix mètres, une forme était blottie dans l'ombre ; c'était le vieux Phil, allongé sous un porche, vêtu de sacs, de cordes et de bouts de ficelles. Une authentique épave humaine. Un rappel quotidien de ce qui pouvait vous arriver si vous relâchiez un peu trop la bride. Qui pouvait dire ce qui avait fait de Phil ce qu'il était devenu ? Qui pouvait jurer qu'il n'avait pas, à un moment ou un autre de sa longue vie, occupé l'une des villas qui bordent la mer ?

Ramassé sur lui-même, le vieux Phil salua Al. Celui-ci l'avait reconnu de loin. Il fouilla dans la poche de son pantalon, en tira un billet de vingt dollars et le lui tendit en passant, puis il pressa le pas en direction du stationnement souterrain où sa voiture était garée, tandis que Phil, debout maintenant, le bénissait, lui, sa famille et toute sa descendance après lui, pour les siècles des siècles.

Un peu plus tard, Al trouva Simon à la marina, les pieds pendants au bout du quai où *l'Ange au berceau* était amarré. Quelques semaines auparavant, Godin s'était laissé tenter par l'achat de ce yacht à double pont. *L'Ange au berceau*, sa

fierté – un magnifique cruiser aux lignes félines –, mouillait à un jet de pierre de la véranda.

– Pas mal, hein ! dit Al en approchant du bateau.

Le jeune homme et son grand-père échangèrent une poignée de main virile. Il en avait toujours été ainsi ; mais cette fois Simon avait esquissé un mouvement pour se rapprocher du vieil homme et le serrer dans ses bras. Ce dernier s'était raidi, pourtant, et pendant une fraction de seconde, Simon avait pu voir passer dans son regard la morsure d'un regret ou peut-être simplement de la gêne.

– Le voyage ne t'a pas trop fatigué ? demanda Al.

– Ça va mieux, répondit Simon. Je suis allé nager, ça m'a retapé.

« L'Ancien n'a pas changé. Pas une ride. Même énergie. Bronzé, bon pied, bon œil. Plus vif qu'un barracuda. Comment peut-on avoir les dents aussi blanches ? Le diable l'emporte ! Comme dans la série télé. Comment est-ce que ça s'appelait ? *Roswell*, oui, c'est ça : « Max, il faut dire à maman que nous sommes des extraterrestres. » Tôt ou tard, il faut retourner sa veste. Si on en croit la tradition, le Christ aurait ravalé son extrait de naissance à trente-trois ans. À cet âge-là, c'était déjà un vieux machin. *Don't trust anybody over thirty*. Sagesse millénaire. »

– À la bonne heure ! fit son grand-père en s'élançant pour monter à bord de *l'Ange au berceau*. Tu veux l'essayer ?

Al n'attendit pas la réponse. Il grimpait déjà vers le poste de commande. Quelques secondes plus tard, Simon entendit le vrombissement des moteurs de poids lourds qui démarraient.

– Largue les amarres, grimpe et accroche-toi, mon gars ! J'ai deux Cumins 330 Turbo là-dedans. Tu vas voir !

« Daddy et son nouveau jouet. Le soleil tape dur. L'air est juteux. Rien n'a changé. Tout se passe exactement comme avant mon départ. C'est inespéré. Grondement des moteurs. Des Cumins 330 Turbo. Voyons voir ça ! Le ciel

bouillonne de sa ferveur habituelle : soleil pétaradant et interminables caravanes de nuages ventripotents. C'est reparti pour un tour ! »

Ce soir-là, au dîner, ils se contentèrent des commentaires habituels sur l'actualité et le climat. Kate servit les filets de *dolphin* frits au beurre sur un lit de riz aromatisé au safran.

« Cette manie d'exposer la tête du poisson au centre de l'assiette. Comment voulez-vous manger une bestiole qui vous regarde ? Supplication de l'œil torve. Supplice de l'arête. Cri de guerre du *dolphin*. Jamais compris comment on avait pu donner le nom d'un cétacé à un poisson... *Welcome home* ! Nous formons véritablement une vraie famille vraiment unie ! Et pouvoir seulement me concentrer sur cette bouchée. Bien mastiquer. Crouch... Crouch... Crouch... Ne pas regarder ce poisson dans les yeux. Faire semblant que le *dolphin* n'a pas remué, ne remuera plus... Jamais, jamais. »

Le repas terminé, Simon et son grand-père s'installèrent au salon tandis que Kate rangeait à la cuisine. Al versa deux verres d'une bouteille de Fine Napoléon qu'il conservait pour les occasions spéciales. C'était le prélude obligé d'une « franche discussion entre hommes », comme disait Al.

– Tu prendras bien un havane avec ça ? ajouta-t-il en ouvrant la boîte de cigares posée devant lui.

– Pas ce soir, Daddy, je te remercie, répondit Simon.

« Je supporte pas, tu le sais bien. Foutu narcotique. Cigare et poisson. Beurk ! Pour la fine, ça va. Pas de complexe. Je suis coincé ici. J'irais bien m'allonger cinq minutes, le temps que ça passe. Prenons rendez-vous. Appelez ma secrétaire. »

Al s'était calé dans son fauteuil et allumait son havane tout en ayant l'air de se concentrer sur ce qu'il s'apprêtait à dire. Simon était assis à sa droite, sur le

divan, et se surprenait à sourire stupidement. Il espérait surtout que Kate viendrait bientôt les rejoindre et abrégérait ainsi son supplice. Son grand-père, en connaisseur, tenait son ballon de cognac dans la paume de sa main gauche et le faisait doucement tourner pour l'amener à la température idéale.

– À ton retour parmi nous, Simon ! fit-il enfin, levant son verre.

– Merci Daddy. À ta santé ! et il trempa ses lèvres dans le précieux liquide ambré.

« Incommensurable satisfaction de soi. »

Il y eut encore un long moment de silence. Al tétait religieusement son havane et disparaissait peu à peu derrière un épais nuage de fumée grise. Simon faisait des efforts pour paraître détendu et n'y parvenait qu'à moitié. Depuis son arrivée, il appréhendait le moment où son grand-père le questionnerait sur son séjour au Québec et, fatalement, sur l'affaire Arbour. Pendant l'absence de Simon, son grand-père et lui ne s'étaient guère parlé que deux ou trois fois. « Non, je ne manque de rien. Oui, le dernier mandat est bien arrivé. Oui, je compte revenir aussitôt le procès terminé. Oui, Daddy. Non, Daddy. Oui. Non. Oui. Non... » Ils étaient parvenus, chaque fois, à éviter le sujet, mais le pourraient-ils encore longtemps ?

Simon ne souhaitait qu'une chose : oublier. Tout. La démence d'Arbour. Les meurtres sordides. Cette logique absurde de la vengeance, qui lui était étrangère. Effacer même, si cela était possible, jusqu'au souvenir de ses parents, déjà si ténu. Une amnésie de survie, nécessaire, farouche et obstinée. Il n'aspirait qu'à cela.

« Paternité : fiction légale aux débouchés incertains. Suis-je assez reconnaissant à la Providence de ne pas l'avoir connu ? C'est pas l'amour qui a tué mon père. C'est pas la Gestapo, c'est pas la drogue, c'est pas non plus sa formidable naïveté. C'est... un concours de circonstances. L'entêtement des essences. On a raison de le dire : mon père était toxicomane. Il m'abandonnait pendant des heures, en pleine nuit, dans ce trou sordide qui nous servait

d'appart, à la recherche d'une dose. C'est-à-dire que j'ai très peu de souvenirs, en fin de compte... Je le revois se traîner à quatre pattes sur le plancher du salon. Image très nette. Là, il ne joue pas. Me souviens pas d'avoir souffert de la faim, jamais. Ni du froid. Mais d'avoir longtemps crié dans le noir, ça oui, et attendu, crié à m'en faire éclater les tympans, et attendu. Toujours en vain. Quel âge pouvais-je avoir ? Ma mère aussi était toxico. On l'a dit. C'est certain. Je sais qu'elle avait des cheveux. Assez pour m'y perdre. Oh ! Oui ! Ça me revient : ma mère avait des cheveux ! Où tout commence et finit. D'un seul tenant. D'une seule traite. Les cheveux de ma mère. Notre Mère qui êtes... »

Mais son grand-père, qu'éprouvait-il au juste ? Dans quelle mesure la mort de son fils Charles l'avait-elle affecté ? Simon n'aurait pas su le dire. Toujours maître de ses émotions, il ne s'autorisait jamais à les exprimer et demeurait, en toute circonstance, l'homme de la situation. Simon le respectait aussi pour cela. Il admirait ce flegme impeccable qui passait facilement pour de la froideur ou de l'indifférence, mais qu'il soupçonnait être le fruit d'un long et difficile apprentissage. Cet animal à sang froid n'avait pas toujours vécu dans l'aisance. Il avait entamé sa carrière de banquier comme simple caissier. C'est en travaillant d'arrache-pied et en suivant des cours du soir qu'il était parvenu à se hisser jusqu'aux échelons supérieurs de la direction. Au fil des ans, il avait acquis une solide réputation d'honnête homme qui détonnait tout de même un peu au milieu de la faune de banquiers peu scrupuleux établis à Nassau.

« Grands requins blancs. Fuite des capitaux. Blanchiment des narcodollars. Recyclage et performances exceptionnelles. Nassau : Là où votre argent est heureux. *Auri sacra fames...* »

Cependant, se disait Simon, Arbour n'avait-il pas été client de la banque dirigée par son grand-père ? N'avait-il pas comploté pour ternir sa réputation ? Au procès, les liens d'Arbour avec la pègre iranienne avaient été démontrés, mais le Ministère public avait renoncé, faute de preuves, aux accusations de blanchiment d'argent initialement portées contre lui. Seul le témoignage d'Al

Godin aurait pu faire toute la lumière sur les agissements d'Arbour et expliquer ses nombreux voyages à Nassau. Mais le banquier s'était bien gardé d'aller au Québec témoigner au procès du meurtrier de son fils. Il avait même évoqué la loi du secret bancaire, en vigueur dans les Bahamas depuis cinq décennies, pour se soustraire à la convocation du tribunal. Pourquoi ?

« Autant de questions demeurées sans réponses. Ne pas chercher à comprendre. C'est fou, quand même, tout ce qui se perd, tout ce qui se crée. Quelqu'un a dit, mais qui ?, *Ils ont les mains blanches, mais ils n'ont pas de mains.* C'était donc vrai... Tiens ! Ils ont repeint le mur du fond ! Vert caca d'oie. Pourquoi pas ? Après tout, je préfère ça au jaune pisseux qu'il y avait avant. »

– Alors, demanda enfin son grand-père entre une gorgée de Fine Napoléon et une bouffée de havane, tu as réfléchi à cette offre d'admission de l'Université du Sud de la Floride ?

– Bien sûr, Daddy.

« Et même que ça m'excite drôlement de penser qu'à la sortie je pourrais être un laquais du turbo-libéralisme, une espèce de bonze des services d'hygiène, infatigable promoteur de l'assainissement des finances publiques. Je m'y vois déjà : complet-veston, chemise de soie, Grand Commandeur de la Braguette Numérique à l'Hôtel de la Monnaie, fossoyeur de l'État Providence et des économies locales, nationales... Infaillible énarque, pontifiant gourou de la mondialisation galopante. Je devrais faire de la politique ! États généraux, formatage socio-pathologique. La paix, notre combat ! Dévier d'une trajectoire aussi prestigieuse comportera son lot de miracles et de contrariétés, bien sûr, mais... »

– Et qu'as-tu décidé ?

– J'envisage l'avenir différemment.

– Oui ?

« C'est un oui faussement sceptique. Un oui de circonstances atténuantes. Le pauvre garçon, c'est ce qu'il doit se dire. Des épreuves difficiles, ces temps

derniers, beaucoup de bruit pour rien, dans sa tête aussi, encore remué. Si tu savais ! Si je pouvais ! Eh bien vas-y ! Prends ton courage à deux mains et dis-lui que tu n'en as rien à branler de l'offre d'admission de cette prestigieuse *University of South Florida*. »

– Je crois que je vais réfléchir encore un peu.

– Encore un peu ?

« C'est de l'écoute active. Il te relance. Tu ne vois pas ce qu'il essaye de faire ? Rien pour l'instant. Impossible de mesurer l'étendue des dégâts. La mort des enfants tchéchènes diffusée sur CNN : dommages collatéraux. Le lecteur de nouvelles dit qu'on les a trouvés dans cet état. Carbonisés. Même pas la peine d'envoyer les casques bleus, les Russes se débrouillent très bien sans. Karma douloureux. Alexandre Dumas (le père ou le fils ?) ne voyait en ce peuple qu'un ramassis de brutes épaisses et de barbares sanguinaires. Mouches tchéchènes. Aussi longtemps que nécessaire, le monde demeurera une partition illisible. »

– Si tu es d'accord, bien sûr. J'avais pensé prendre quelques semaines de réflexion et, le cas échéant, faire ma rentrée universitaire après les Fêtes. Qu'en penses-tu, Daddy ?

« Bien joué ! Lui demander son avis. Toujours lui laisser cet espace vital, ne jamais le pousser dans ses retranchements. Que ça vienne de lui, en fin de compte. Mais on n'apprend rien à un vieux singe... Il a compris et il jongle avec l'idée. Est-ce que Bernard Coste est déjà reparti à Paris ? Penser à lui donner un coup de fil. J'aurai plaisir à revoir la bouille de ce gros lard. Abject canard vociférant. »

Al Godin avait posé son verre et joint les mains. La cendre de son cigare menaçait d'avarier le tapis, mais il la rattrapa avec célérité. Regard circonspect. Maîtrise parfaite. Sauf pour ce léger frémissement de la joue gauche.

– Bien. Je suppose que ces dernières semaines ont été éprouvantes pour toi et que tu mérites bien ce... Comment dire ? Ce répit. Je n'ai pas pu t'empêcher d'aller là-bas et d'assister au procès d'Arbour. Pourtant, Dieu sait que j'aurais

préféré t'éviter à. L'essentiel, c'est que tu sois revenu, Simon. Tu es jeune, tu as un bel avenir devant toi, à condition de ne pas tout gâcher...

« Circonlocutions : ambages et périphrases. Il y en a bien pour une heure. Bien sûr, bien sûr. Pure rhétorique. Les bons pères Jésuites la lui ont apprise. Bon   l  ve. Passer l'éponge. Mais je ne demande que ça ! Le nom de mon père ne sera plus prononcé. Leur contentieux. Querelles vieilles de plus de quinze ans. Magouilles juridiques. On peut tout acheter en ce bas monde. Même la garde légale de son petit-fils. Sait-il seulement que je n'ai pas le moindre grief ? Sauf pour le mur du fond. Ce vert caca d'  oie, tout de même ! Ils auraient d   me consulter. »

– Bon. Je crois bien que je vais aller me coucher maintenant, dit Simon. La journée a été longue.

– Oui, bien sûr, répondit Al, que cette désertion décevait manifestement. Oh ! Simon ! lança-t-il encore tandis que celui-ci gagnait sa chambre.

– Oui, Daddy ?

– Rien. Non, rien... Nous verrons   a un autre jour. Bonne nuit.

(...)

   Serge Lamothe, 2002.